

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La région de l'attrait

Claude Lévesque

Volume 9, Number 6 (54), November–December 1967

De l'érotisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60566ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, C. (1967). La région de l'attrait. *Liberté*, 9(6), 8–29.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1967

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

la région de l'attrait

*chair et verbe, espace
que nous formons largués l'un dans l'autre.
G. Miron, L'amour et le militant.*

S'agissant de l'érotisme, et plus radicalement, de l'amour, on pourrait croire que la réflexion se trouve démunie devant cette réalité ambiguë, à la fois notre force et notre faiblesse, omniprésente et pourtant fuyante, n'offrant qu'une prise glissante au concept et à la mesure. Dimension de notre chair, dimension inéluctable qui affecte tout ce qui est humain, parce que rien n'est humain s'il n'est de quelque manière charnel, l'on a vite fait de reléguer l'amour et le désir, les pulsions, dans les régions "basses" d'un Esprit en surplomb, dans le "biologique", cette part animale de notre être, et de qualifier ses mouvements, sa vie souterraine, d'instinctuels, d'indomptables, de démoniaques et d'irrationnels. Ce qui précède ainsi notre raison et l'excède dans tous les sens du terme, cette folie, cette déraison, cette démesure, lui reste somme toute extérieure, et n'entre en contact avec elle que par effraction, projetant l'ombre et la turbulence dans la paix lumineuse et transparente de l'Esprit. Il semble dès lors que les pulsions aient tout à attendre d'un Esprit souverain et rédempteur, qui leur apporte comme une saveur d'humanité, mais que, par ailleurs, l'Esprit n'ait rien à attendre d'elles, sinon une énergie d'appoint, dont il faut se méfier et qu'il vaut mieux finalement réprimer.

La question alors se pose : comment intégrer à cette réflexion tenue pour raison pure ce qui est à la source de toute déraison ? Comment faire entrer dans les limites sévères du

concept le frémissement de la chair, le soulèvement du désir que l'on déclare hors du concept, insignifiant donc, puisque seul l'esprit donne sens, seul il est pouvoir de signifier? La vie, dans sa texture émotionnelle et pulsionnelle, dans le sursaut qui la définit et dans son insécable unité qui n'oppose aucune fissure à l'analyse, ne peut que se dérober à l'entendement divisuel. Nous connaissons bien cette philosophie qui parle peu de l'amour et du désir, et de leur indistinction même, parce qu'elle parle peu de la chair, et qui en parle peu, parce qu'elle a choisi l'idéalité contre les présomptions et les ambiguïtés de l'expérience vécue, mais aussi parce que la chair est médiation que l'on traverse et que l'on oublie, sinon justement dans l'expérience amoureuse et dans la souffrance où le corps vibre soudain, retrouve sa lourde épaisseur et son insistante présence. L'amour, le désir, la sexualité, ces laissés pour compte de la réflexion, sont pourtant la pulpe et la texture même de notre vie et en constituent tout le prix. Comment dès lors laisser en dehors de la réflexion, comme un parent pauvre, ce qui en est l'inépuisable richesse, le sol nourricier, la trame même et la référence constante?

Cette réflexion qui se veut sans reste et se croit absolue, qui pense mieux comprendre les choses, les hommes, en les défaisant par l'analyse, démêlant le pur et l'impur, l'authentique et l'inauthentique, le réel et l'imaginaire, le certain et le probable, et tranche dans le vif jusqu'à l'os pour ne retenir que la fibre dure du pur possible, seul corrélat adéquat pour un Esprit pur, une telle réflexion qui donne un dehors à la raison parce qu'il est un dehors pour la réflexion, ne s'avise pas qu'à se démettre ainsi de sa tâche d'élucidation de notre expérience concrète pour passer sans plus à l'ordre de l'idéalité et de la représentation, elle coupe les amarres de l'esprit, distend son insertion et son enracinement dans l'Être vivant et actuel, lâchant la proie pour l'ombre, la passion irruptive pour l'impassibilité apparente, la vie pour la pensée de la vie; elle oublie qu'en supprimant l'ombre et la tension au coeur même de l'esprit, elle le supprime comme esprit humain, comme esprit réel et situé, l'enferme dans son immanence où le monde lourd et blessant devient à la lettre fantastique et où les paradoxes et les

conflits de l'existence disparaissent en même temps que sa transcendance.

L'arrogance philosophique consiste précisément à faire monter au langage ce que d'aucuns croient ne pouvoir appréhender que dans le silence et le fragile corps à corps de l'amour. Plus généralement, elle consiste à se sentir chez soi partout où le rapport à l'Être s'effectue, que ce soit dans la connaissance, dans l'amour ou dans la violence, vraiment partout, dans le moindre geste qui fait lever un sens dans le monde, dans la moindre parole qui fait signe, ou dans la vie la plus quotidienne qui n'est jamais sans portée philosophique au regard de qui sait lire son sens; car rien n'est plus en prise sur l'Être et plus sensible à son mouvement que la passion et le désir, par lesquels l'Être existe pour nous, s'illumine, scintille et se met à vibrer dans notre chair complice qui se tend. Il n'y a rien de subordonné dans notre vie, la représentation n'est pas souveraine, ou si l'on veut, la raison est partout. Il y a du sens partout en nous et dans notre monde, un sens plein, lourd, charnel, aussi bien dans l'affectivité que dans la connaissance, puisque les structures de l'affectivité sont identiquement celles de la connaissance, étant celles du langage. Tout en nous participe à cet unique pouvoir de dire et de communiquer un sens à travers notre corps et notre parole, à cette puissance indéfinie de signifier et de se transcender, qui est nous-mêmes.

A comprendre tout dans l'unité vivante et dialectique de l'existence, on dissout le dilemme du rationalisme et de l'irrationalisme: il n'y a plus dès lors qu'un sujet symbolisant, une "raison agrandie" capable d'intégrer la raison et sa limite qui est la folie, la conscience et son inconscient, parce qu'elle est une raison sensible et sensuelle, une conscience musclée en quelque sorte et sexuelle de part en part, une chair présente à elle-même, narcissique, érotisée, langagière, aussi bien perception qu'affection, mouvement que désir et langage. En replongeant ainsi la raison dans l'existence menacée et précaire, on ouvre et libère, en son sein même, un horizon spatial et temporel, qui l'établit dans l'ordre ambigu de la présence et de l'absence, de l'implicite et du caché à jamais caché, de l'au-

delà à jamais au-delà : on lui confère une saveur érotique et mortelle, étant source de tout désir, de toute négation, de tout interdit et de toute violence, à la fois Eros et Thanatos fondus l'un dans l'autre, intriqués et se désintriquant, aux dires de Freud, pour le bonheur et pour le malheur de l'homme. Prise dans l'Être, éprise de l'Être, la raison est puissance d'assentiment, affirmation de la Présence, inquiète interrogation de Cela qui s'élude et qui attire dans son élision même, quête voluptueuse d'une plénitude assouvissante, désir du Désir. C'est à ce niveau qu'il faut se placer, quelque vertigineux qu'il soit, si l'on veut comprendre en son fond le phénomène envahissant de l'érotisme contemporain, entendu comme culture égoïste, artificielle et mécanique, du plaisir, comme l'indique Kostas Axelos : "L'expansion de l'érotisme artificiel et mécanique, réifié et masturbatoire, axé sur la subjectivité la plus bassement psychologique et, par conséquent, sur les objectivations les plus arides, l'expansion de l'érotisme des rêves bêtes et des fades rêveries, opprime toute vraie présence de l'Eros et se ferme à l'énigme de l'Absence."¹ Une telle expansion n'est possible et ne se comprend que si tout homme est en son être même Eros et en fait constamment l'expérience. Toutefois, l'homme n'est tout entier Eros que si l'on cesse de penser tous les termes que la psychologie sépare volontiers (perception, idée, affection, plaisir, désir, amour, Eros) comme des entités positives pour les penser "comme des *différenciations* d'une seule et *massive* adhésion à l'Être qui est la Chair."²

Il n'y a pas de nom en philosophie traditionnelle pour décrire l'esprit comme *investissement*, comme *tension* et comme *force*. Attachée au primat de la connaissance et de la représentation, la réflexion ne s'est pas préoccupée de forger un concept qui permette de penser le sujet humain comme jeu de forces, conflit originaire de l'amour et de la violence, manque à être, comme Chair et comme Vie. Avec la psychanalyse freudienne et la phénoménologie existentielle, on trouve certes des éléments précieux pour la description de ce nouveau cogito,

(1) *L'Errance érotique*, in *Arguments*, n° 21, 1961, p. 24.

(2) M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, p. 324.

mais on n'en trouve pas moins chez les écrivains et les grands poètes qui "exceller, affirme J. Brault, à célébrer les joies et les souffrances emmêlées des corps et des âmes enchevêtrées," et qui voient dans le dynamisme créateur de l'amour humain la dimension fondamentale de l'existence. Que l'on pense, par exemple, à Sade et au principe ambigu, paradoxal, qui est au centre de sa conception de la Raison, et qu'il nomme "énergie", ce qui équivaut à excessif, effervescent, intense, à la fois réserve de forces et dépense de forces, affirmation qui ne s'accomplit qu'avec la négation, puissance qui est destruction.³ Que l'on pense, au surplus, à Antonin Artaud qui décrit la pensée comme "force de vie", inspiration, créativité, dépossession plutôt que possession et qui, au-delà de toute séparation de soi-même et des autres, au-delà de toute différence, veut restaurer une présence pleine, "une métaphysique de la Chair, déterminant l'être comme Vie, l'esprit comme corps propre, pensée non séparée, esprit-obscur."⁴

Il n'est pas si facile, faut-il le dire, de comprendre l'homme, décidément de plus en plus obscur à lui-même, de comprendre en particulier que cette chair que je suis et qui me situe d'emblée dans le présent, ici et maintenant, mais aussi aux confins de l'espace et du temps, est ouverte de part en part, traversée par un mouvement de transcendance qui la projette au dehors, la rend sensible aux autres et à elle-même, et la voue absolument au monde et à la totalité de l'Être. La Chair est ce mouvement incessant de nous aux choses et aux autres, des choses et des autres à nous, le Sensible venant à soi en moi et par moi, mouvement instable, inquiet, s'intéressant à toutes choses, mais ne se liant à aucune, libre à l'égard de chacune parce qu'aucune ne vient saturer mon pouvoir d'interroger qui est proprement universel, parce que chaque être ouvre sur la totalité de l'Être dont il n'est qu'une concrétion. Le pouvoir d'investissement de la Chair est dès lors essentiellement négativité, pouvoir de dépassement de toute limite en soi-même et

(3) Cf. M. Blanchot, *Lautréamont et Sade*, 10/18, 1963, p. 63.

(4) *Position de la Chair*, 1, 236, cité par Derrida, *L'Écriture et la Différence*, éd. du Seuil, 1967, p. 267.

dans l'autre, refus de s'arrêter à l'un quelconque de ses achèvements, à l'une quelconque de ses satisfactions, violence qui gâte tout plaisir, dénonce la finitude du fini, et introduit la tritesse dans les expériences majeures de l'existence. Freud ne dit pas autre chose quand il analyse l'énigme du plaisir: "La pulsion refoulée ne cesse jamais de tendre à la complète satisfaction, laquelle consisterait dans la répétition d'une satisfaction primaire (...); rien ne peut mettre fin à cet état de tension permanente (...) c'est la différence entre la satisfaction obtenue et la satisfaction cherchée qui constitue cette *force motrice*, cet aiguillon qui empêche l'organisme de se contenter d'une situation donnée, quelle qu'elle soit, mais qui, pour employer l'expression du poète: *indomptable, le pousse sans cesse en avant*. Le chemin en arrière vers la satisfaction complète est généralement barré (...) si bien qu'il ne reste à l'organisme qu'à avancer dans l'autre direction sans espoir toutefois de venir à bout du processus et de pouvoir jamais atteindre le but."⁵

On ne peut rien comprendre à l'amour et au désir, à la sexualité, si on ne comprend pas que l'homme est cet être des confins en marche vers une limite jamais atteinte, un être insatiable à jamais insatisfait. Fasciné par l'inépuisable richesse de toutes choses, tiré hors de lui-même par l'attrait indescriptible qui se répand autour d'elles comme une atmosphère, il cherche le repos dans la profondeur, mais ce n'est qu'un mouvement qui se perpétue qu'il rencontre; aussi cherche-t-il le repos dans le mouvement, plus épris de profondeur que de quiétude. Avec la première satisfaction et le premier désir, Eros s'empare de l'homme et le fait habiter dans le monde aliénant de l'imaginaire et du fantasme, dans la dimension du rêve et de l'absence, dans la région de l'attrait et de l'attente qu'il ne quitte jamais plus et qui est au principe de ses achèvements comme de ses stagnations. Eros répand une complicité tacite entre les êtres et comme une essence émotionnelle, suscite une ferveur en toute chair, rend passionnant mon propre corps et tout corps. C'est dans l'espace ouvert par cette puissance révélatrice qui nous

(5) *Au-delà du principe du plaisir*, in *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, pp. 48-49; G.W., XIII, 44.

habite, espace d'attraction et d'interaction, puissance irradiante et polymorphe, que tout se met à tourner autour de nous, à se manifester et à manifester les reliefs de son être, à communiquer peu à peu, indéfiniment, son secret natal, que tout porte enfin et que tout compte, bref qu'une histoire s'inaugure et cherche déjà sa résolution.

Dans cette perspective ontologique de la chair conçue comme élan absolu vers autrui, qui est chair aussi, il ne peut plus être question de comprendre la sexualité comme processus objectif et fonction localisable de l'organisme; expression et dimension de l'existence, elle l'affecte tout entière, comme la spatialité et la temporalité, mais sans se confondre absolument avec elle, puisqu'elle s'étaie sur une complémentarité organique qu'elle reprend et assume comme manière d'être particulière à l'égard d'autrui, saisi dans sa différence charnelle; elle peut donc motiver tous nos actes, leur conférer une signification fondamentale ou une signification de surcroît, introduire dans le jeu de forces du sujet un clivage, une séparation, et, pour une part, être responsable de l'ambiguïté de notre vie. A l'inverse, notre attitude fondamentale face à l'être et aux êtres, qui confère un style général à notre comportement à l'égard d'autrui et à l'égard du milieu social et culturel, se projette dans notre sexualité et imprime un mouvement singulier à cette tension jamais résolue qui soulève notre chair vers une autre chair fraternelle et appelle son consentement. L'amour et le désir ne visent donc pas le corps seulement, mais quelqu'un dans son corps, une liberté qui peut faire défaut, un autre désir qui soit la reconnaissance du premier. Rapport de personne à personne, le désir est désir du désir de l'autre, demande d'amour et de tendresse, et non pas simplement un soubresaut de notre physiologie, ni un simple besoin que l'on pourrait combler comme la faim et la soif. "Le corps est énigmatique, écrit Merleau-Ponty, partie du monde sans doute, mais bizarrement offerte, comme son habitat, à un désir absolu d'approcher autrui et de le rejoindre dans son corps aussi, animé et animant, figure naturelle de l'esprit."⁶

(6) *Signes*, p. 290.

Dans cette région lumineuse et aveuglante de l'attrait et du désir, l'homme refait sans cesse, comme pour le parfaire, un même itinéraire sinueux et fascinant, qui va de la chair désirante et désirée à la chair désirée et désirante, une titubante et impossible "Marche à l'Amour", où deux êtres incertains et complices se mettent à exister l'un par l'autre, l'un pour l'autre, gesticulent et tournoient l'un autour de l'autre comme pour préciser leurs reliefs et leurs contours indécis, s'immobilisent, s'épousent et se caressent du regard — au fond duquel se prépare déjà un ajointement de leurs corps incandescents, prêts à fusionner, — se palpent et se possèdent, s'échangent enfin, déferlent l'un contre l'autre, s'échappent et se perdent, au bord de l'anéantissement; il n'y a plus dès lors que deux désirs qui se rythment, se ponctuent, cherchent avec véhémence un identique accomplissement. Gaston Miron décrit bien cette dialectique ascendante de l'amour :

Terre meuble de l'amour ton corps
 se soulève en tiges pêle-mêle
 je suis au centre du monde tel qu'il gronde en moi
 j'irai jusqu'au bout des comètes de mon sang
 avec la rumeur de mon âme dans tous les coins
 haletant
 harcelé de néant
 et dynamité
 de petites apocalypses
 les deux mains dans les furies dans les tueries
 ô mains
 ô poings
 comme des cogneurs.⁷

Dans *L'amour et le militant*, il montre comment chacun s'emprunte à l'autre, reçoit son être propre de l'autre qui le reçoit de lui, n'étant pour soi qu'en sortant de soi et en étant pour autrui, y établissant sa demeure permanente :

(7) G. Miron, dans J. Brault, *Miron le Magnifique*, Université de Montréal, 1966, p. 73.

c'est en toi qu'est ancrée ma présence
 c'est par elle unanime que je possède ma vie...
 tu me hâtes en toi consumant le manège du désir.

N'est-ce pas cette même "connaissance" sourde et palpable que procurent l'amour et le désir en articulant un corps sur un autre corps, cette même reconnaissance réciproque que décrit merveilleusement Michèle Lalonde, dans *Terre des Hommes*, dont le dialogue amoureux, dans la partie médiane de l'oeuvre, est un pur chef d'oeuvre, dialogue au cours duquel les rythmes s'échangent et s'inversent entre l'homme et la femme :

H. ô mon amour fiable et viable
 tu es ma latitude ma longitude
 mon lieu privilégié

F. mon pays

H. tu me situes me rapatries
 tu m'identifies.⁸

Il n'est pas possible, si l'on suit cette perspective, de définir la masculinité et la féminité en faisant intervenir des données objectives et en dressant une liste de caractères absolus et fermés, comme s'il s'agissait de deux réalités indépendantes, ne trouvant leur sens qu'en elles-mêmes et n'étant reliées entre elles que de manière toute extrinsèque comme des choses. L'homme et la femme ne se définissent pas comme des "positivités" pures, mais comme des différences, toutes relatives l'une à l'autre, car ils n'existent comme homme et comme femme que l'un par l'autre, parce qu'ils sont tout entiers transcendance vers l'autre, se suscitant mutuellement comme tels, chacun cherchant dans le miroir de l'autre sa physionomie propre,

(8) *Terre des Hommes. Poème pour deux récitants*. Ed. du Jour, 1967, p. 34. A part une ou deux exceptions, j'ai cherché en vain une critique ou un compte rendu signalant la publication du récitatif de cette oeuvre pour grand orchestre, choeurs et deux récitants d'André Prévost et Michèle Lalonde, qui reste un événement marquant dans le monde des lettres, de la musique et du théâtre, et qui mérite combien plus et mieux que ce silence niais.

son identité complémentaire, sa définition relative. Mais cette définition n'est jamais achevée, jamais faite: l'humanité sur le mode masculin ou féminin n'est pas inscrite en l'homme comme une fatalité, elle n'est pas un destin, mais se constitue et se fait, au contraire, progressivement, tout au long d'une histoire dialectique, par l'affrontement et la tension réciproque des expériences, en traversant les conflits inéluctables et structurants qu'engendrent la possession, la rivalité et l'interdit.

C'est dans l'amour, et plus particulièrement dans le geste, à la fois tendre et violent, patient et minutieux, de la caresse, que la chair d'autrui se dresse, éminente et souveraine, "bel horizon proche et palpable", se met à vibrer dans toute son épaisseur, à envahir tout l'espace avec profusion, bref à manifester avec éclat et conviction cette "tendre géographie", cette manière singulière d'être différent et d'être corps où resplendit la beauté lisse et mystérieuse de ses formes. "D'une seule caresse, écrit Eluard, je la fais briller de tout son éclat." Réciproquement, l'approche chaleureuse et enveloppante d'autrui me rend à moi-même dans toute ma différence et dans toute ma facticité, pesante et légère, et il se fait comme une réappropriation, un rapatriement de ma totalité affective et charnelle. On connaît le magnifique poème d'Alain Grandbois intitulé *Avec ta robe...*

Avec tes pieds faibles et nus sur la dure
force du rocher
Et tes bras qui t'entourent d'éclairs
nonchalants
Et ton genou rond comme l'île de mon
enfance
Avec tes jeunes seins qu'un chant muet
soulève pour une vaine allégresse
Et les courbes de ton corps plongeant
toutes vers ton frêle secret
Et ce pur mystère que ton sang guette
pour des nuits futures...⁹

(9) *Poèmes*. Ed. de l'Hexagone, Montréal 1963, pp. 48-49.

La caresse fait surgir dans toute sa présence lumineuse ce corps que l'on oubliait et qui s'oblitérait dans la prose de la vie quotidienne. C'est ce pouvoir révélateur, cette valeur poétique de la caresse, qui crée le corps comme corps, que célèbre le dialogue de *Terre des Hommes* :

F. ta caresse me constelle
fraîche étoile de tes cinq doigts
glissant sur ma nuque
mon amour nous gravitons ...

H. ah fraîche nuque et chevelure
au parfum feuillu de brise de juin
enlaçable taille hanches douces
vallons et collines du corps

F. aine chaude moiteur et douceur
...

H. beau paysage possédé

F. bel horizon proche et palpable
l'univers en moi s'enracine
je suis humus

H. ton corps comme une terre natale enfin
reconnue retrouvée

F. je te reçois je te rapatrie

H. je t'habite

F. mon amour¹⁰

Le sens de la caresse est de conduire peu à peu à une dépossession mutuelle, à un ravissement, où toute frontière et toute distance seraient abolies et où enfin l'un et l'autre ne feraient plus qu'une seule chair extatique :

(10) *Op. cit.*, pp. 35-37.

O Fiancée

Le golfe de ta caresse
 Parmi ta tendre chair
 Ton doux feu secret
 Et ce chant d'aube
 Mordant mon délice
 Jusqu'au vertige de ma cendre
 Ah les poisons de l'extase
 Ont atteint jusqu'à mon limon.¹¹

L'extase amoureuse, toutefois, n'est jamais si totale que, par la perte de moi en l'autre et de l'autre en moi, dans l'indistinction de moi et de l'autre, se réalise une subjectivité nouvelle et "unanime", un Nous fusionnel, qui soit dépassement de l'être personnel, de toute limite et de toute altérité. Là réside le drame et la tristesse de tout amour, la détresse compulsive de toute caresse. Car cette proximité de la caresse n'est jamais si proche qu'elle supprime toute distance à l'autre. Je ne touche jamais l'autre, mais son corps, et l'autre est la projection en profondeur de cette surface que mon geste polit et repolit sans cesse, qu'il sonde et qu'il creuse comme pour rejoindre une énigme, un invisible, un intouchable qui échappe à ses prises et à son emprise et se retire dans sa transcendance inviolable. La caresse cherche un trésor caché sous les décombres du corps, un secret dans les plis et les replis de la chair, mais ne caresse finalement que le rien, cela qui s'absente de tout corps, encore que présent en lui et par lui, comme une lézarde dans un mur. La caresse entreprend une ascension qui n'aboutira jamais à l'autre versant qu'elle voudrait pourtant rejoindre, et, comme Sisyphe, elle est condamnée à refaire indéfiniment la même ascension, à accomplir le même labeur, inutilement, ou mieux, gratuitement.

La marche à l'amour est une marche à l'absence, à l'invisible du visible qui obstrue notre vue, un pas fait dans la brume dont on ne sait où il va, même si l'on sait que jamais l'absence ne se changera en présence pleine, absolue et frontale.

(11) A. Grandbois, *Poèmes*, pp. 82-83.

La solitude est indépassable parce qu'indépassable est la médiation charnelle à travers laquelle autrui se rend présent, s'objective et se donne comme une certaine absence. C'est cette solitude métaphysique que vise Michèle Lalonde dans la préface du *Songe de la Fiancée détruite*: "Sous le déguisement des visages, quels secrets, quels frémissants mirages, dérobés à l'anxieuse interrogation d'autrui? Les territoires intérieurs sont irréductibles, les êtres se touchent, se palpent, se ressemblent, se possèdent, mais à peine se connaissent. Tout l'espace de la conscience individuelle, volcan sans cesse déchaîné de la pensée livrée à elle-même, demeure exclusif et jalousement isolé, trahi à peine par l'indécis alphabet des gestes, décrit tant bien que mal par le laborieux exercice du langage. La parole tour à tour s'étend et se dérobe au-dessus du silence, tel un pont-levis. Aux symboles sitôt dissipés, ne succède que l'indéchiffrable mystère de l'homme rendu à sa condition de solitude, restitué à une expérience d'isolement et d'hermétisme que l'intimité pourtant si étroite et insistante de l'amour lui-même ne saurait déjouer."¹² Jacques Brault a raison de renvoyer à l'infini, au-delà de la mort, le règne de la plénitude dans l'amour: "La mort prend un air de fête mystérieuse, car son visage annonce la *conjointure* sans faille aucune de deux êtres encore disjoints par cela même qu'ils sont deux. Mais qui est aimé comme il aime, qui aime comme il est aimé... Je ne relis jamais *La Marche à l'amour* sans me sentir en face de notre existence où nos absolus pullulent, s'ignorent, se cherchent aveuglément un lieu d'unité, se brisent les uns contre les autres et finissent par remettre à plus tard, toujours à plus tard, le règne de l'amour."¹³

Point de fuite de ses gestes et de ses paroles, autrui est un horizon, un être des lointains et des confins, un toujours

(12) *Songe de la Fiancée détruite*. Ed. d'Orphée. Montréal, 1958, pp. 11-12. Le sens de notre poésie québécoise subit un aplatissement général quand on ne l'interprète qu'en fonction de notre situation socio-culturelle, alors qu'elle atteint, à travers notre situation concrète, un sens universel, une dimension valable pour tout homme. Il reste que nous avons une manière qui nous est propre de vivre notre solitude et notre communication, notre angoisse et notre aliénation.

(13) *Miron le magnifique*, pp. 19-20.

au-delà contre lequel, lui par rapport à moi, moi par rapport à lui, nous nous tenons conjointement, établis à demeure, ensemble, dans l'attente. L'ipséité d'autrui n'est jamais atteinte, elle n'est pas un immédiat étalé devant moi et sans mystère. Ce qui fait la réalité d'autrui est justement ce qui le dérobe à ma possession. Il n'y a jamais de réponse saturante à l'interrogation absolue, inquiète, que je lance vers autrui: celui-ci reste toujours plein de réserves sous mon regard inquisiteur et indiscret. Sa présence irrécusable et l'absence perpétuelle dans laquelle il se retranche, cette présence à distance et comme par allusion qui le constitue comme étranger à ma vie et pourtant familier, sont les deux aspects inséparables de son mystère ontologique. Et c'est à cette distance sans distance, à l'horizon où je me transporte d'un seul mouvement, qu'il m'est le plus proche et le plus réel, parce que c'est dans cette proximité à distance qu'il préserve l'altérité de son être et son irréductible autonomie. L'autre à jamais autre, à jamais au-delà, est au-delà de l'attente même comme ce qui ne saurait se laisser attendre: il est proprement l'inattendu, qui, du fond de son absence, ne se révèle qu'au gré de sa liberté souveraine.

Je n'attends pas à demain je t'attends
je n'attends pas la fin du monde je t'attends
dégagé de la fausse auréole de ma vie.¹⁴

Même si autrui m'échappe et si j'échappe à autrui, il reste qu'au-delà de cette double solitude, il y a communication, puisque j'ai l'expérience d'autrui, j'ai l'expérience d'une révélation qui vient bouleverser la mienne et la décentrer, même si cette révélation n'est que le signe d'une impossibilité de révélation et le chiffre de ce qui doit être caché. L'amour, par un coup de force, franchit cette distance infinie qui me sépare de l'autre, étant tiré et attiré hors de mon enceinte "par l'attrait qui force, rejette et occupe toute distance."¹⁵ C'est dans cette "chaleur matricielle de l'amour", qu'autrui se met à livrer

(14) G. Miron, *La Marche à l'amour*.

(15) M. Blanchot, *L'attente, l'oubli*, p. 128.

peu à peu ses richesses incomparables, comblé par le don qu'il fait de lui-même, et moi de moi-même. L'amour se nourrit de tout l'implicite d'autrui, de sa latence, de ce qui en lui m'est le plus étranger, car l'altérité de l'autre, n'est-ce pas ce foisonnement, ce lacis d'implications, de sous-entendus, d'arrière-pensées, qui prolifèrent et s'échelonnent en profondeur, et qui fait tout le prix et tout le sens d'autrui? Mais ce sens charnel qui se prononce silencieusement en lui et qui fuse entre ses gestes et entre ses paroles, nous ne le "comprenons" qu'en nous reliant charnellement à lui, en articulant notre être total, corps et langage, sur son être total, corps et langage aussi.

La puissance d'affirmation de l'amour rejoint d'emblée ce fond inépuisable de l'être aimé, au-delà de ses qualités, au-delà de tout savoir et de tout motif. L'autre est toujours plus loin que là où je pense l'atteindre et ne se laisse pas enfermer dans mes catégories toujours trop étroites. Aussi bien, l'amour est livré à un constant labeur d'expression de ce qui ne se laisse pas exprimer et qui se retire dans son obscurité essentielle à mesure que je le dévoile, et c'est dans ce mouvement de retrait que l'autre m'attire le plus et creuse toujours plus profondément mon désir, qui se nourrit de cette infinité dans le dévoilement et le retrait du dévoilé et s'éternise comme désir insatiable. Le paradoxe de l'amour est que, plus on entre dans l'intimité de l'autre, plus on se fait proche de ce qu'il a de plus propre et plus il échappe à toute possession, à tout encercllement, plus il s'éloigne dans sa mystérieuse différence, à la fois patente et à jamais caché. C'est au plus intime que nous rejoignons l'autre dans l'amour, mais c'est là aussi que nous l'éprouvons plus étranger à notre vie. L'amour est tout entier dans ce jeu de la proximité et de l'attrait à distance: "c'est cela, la beauté de l'attrait, jamais vous ne serez assez proche et jamais trop proche; et pourtant toujours tenus et attenants l'un à l'autre... Ce qui attire, c'est la force de la proximité qui tient sous l'attrait, sans jamais s'épuiser en présence et jamais se dissiper en absence. Dans la proximité, touchant non pas la présence, mais la différence... — Proche, même si je ne parle pas? — Laissant alors parler la proximité —... Nous ne tra-

versions donc jamais la proximité? — Mais toujours nous rencontrant à proximité."¹⁶

"Proche, même si je ne parle pas," mais jamais aussi proche que dans le bonheur de la parole échangée. L'amour est une passion langagière, il est de toutes les passions le plus dialoguante, et c'est dans le champ de la parole qu'il vient à lui-même et déploie librement toutes ses possibilités natives. C'est que la coexistence et la réciprocité, l'être à deux, qui est le voeu de l'amour et du désir, ne se réalisent jamais aussi étroitement, aussi profondément dans toutes les autres fonctions du corps que dans la parole échangée, la pensée entrelacée. L'expérience amoureuse n'est pas du corps seulement, mais de paroles aussi, et c'est dans cet empiètement, dans ce va-et-vient, cet accouplement de gestes et de paroles, qu'elle trouve son sens, son espace de jeu, les gestes s'approfondissant en paroles, les paroles s'enracinant dans des gestes immobiles comme des silences; l'amour humain, notre amour, c'est tout cela à la fois, comme dit Miron:

chair et verbe,

espace que nous formons largués l'un dans l'autre.

C'est dans l'épaisseur charnelle de mon rapport à l'être et aux êtres, que se prépare et s'élabore cette parole que je communique à autrui, si bien que c'est mon expérience même, ma chair vive, qui sublime et se dépose dans ma parole et qui, beaucoup plus que des idées, passe en autrui, l'investit de toutes parts avant même qu'il s'en rende compte, se dépose en lui, réveille et suscite sa parole, et finalement me revient transformée, enrichie de sa chair même. Et cette parole qui porte le désir de l'autre et se constitue le répondant de mon désir le plus impérieux, celui d'être reconnu de l'autre, apaise autant et plus que le geste indécis et ambigü, caresse sonore qui s'immisce dans mes chairs et m'accorde à son rythme, détente mélodique qui convoque toutes les ressources énergétiques de mon être. L'amour n'accède à son être propre que dans l'espace ouvert et lumineux de la parole:

(16) M. Blanchot, *L'Attente, l'Oubli*, pp. 116-117.

- H. Apaise-moi parle-moi mon amour
 F. Dis-moi le prodigieux désir longtemps
 enfoui dans la mémoire d'être
 H. Mon amour...¹⁷

De même, il y a chez Miron une urgence de la parole où l'on voit toute l'expérience de l'un basculer dans l'expérience de l'autre et devenir supplique émue et émouvante, qui est le langage de l'amour:

Parle-moi parle-moi de toi parle-moi de nous
 j'ai le dos large je t'emporterai dans mes bras
 j'ai compris beaucoup de choses dans les épreuves
 les visages ou les chagrins dans l'éloignement
 la peur et l'angoisse et les périls de l'esprit
 je te parlerai de nous de moi des camarades
 et tu m'emporteras comblée dans le don de toi.¹⁸

Dans cette initiative de la parole, se trouve impliquée solidairement une visée du sens émotionnel du monde et des autres, à laquelle se réfère ultimement tout ce que nous faisons et disons. Chaque geste de notre corps ou de notre langage signifie au-delà de lui-même, exprime les choses et les autres et m'exprime moi-même en les exprimant, si bien que tout ce que nous faisons a finalement un sens et un nom. Chaque fois que deux êtres s'ouvrent l'un à l'autre et se rejoignent dans l'amour et le désir, le monde reflue vers ses origines, retourne au néant originel, surgit à nouveau dans une nouvelle lumière, si bien que les mots et les choses conjointement retrouvent leur splendeur primitive et leur physionomie convaincante; comme au premier jour, un nouveau chuchotement, un immense labeur de définition et de nomination réapparaissent sur notre Terre:

Laisse-moi nommer le monde d'après toi,
 que toutes choses s'appellent désir.¹⁹

(17) M. Lalonde, *Terre des Hommes*, pp. 34-35.

(18) G. Miron, *L'amour et le militant*.

(19) M. Lalonde, *Saisons*, dans *Liberté*, n° 14.

Loin donc d'être seuls au monde, les êtres qui s'aiment rendent la totalité de ce qui est, de ce qui vit et de ce qui pense, témoin et complice de leur amour. "Rien ne change sous le ciel des hommes et des femmes, et sans cesse depuis la première aube signalée sur la première nuit d'amour les poètes n'ont rien trouvé de mieux pour dire l'indicible que de convoquer l'horizon du monde à se poser sur le corps de la femme en un manteau d'heureuse complicité."²⁰

On voit que mon pouvoir d'investissement est présent partout, qu'il n'envahit pas seulement ma chair, mais aussi mon verbe, qu'il est entre nous plutôt qu'en nous, que mes pensées et mes désirs ne trouvent leur accomplissement qu'en prenant corps et en s'incarnant dans des paroles, puisque c'est dans la parole que la pensée vient à elle-même, se touche en quelque sorte et s'objective, et que le désir s'affranchit. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la parole s'anticipe elle-même dans le désir et dans les fantasmes de désir, où l'on rencontre déjà toutes les possibilités du langage, sa structure même, non seulement dans la dimension d'absence inhérente au désir, mais encore sous l'espèce de la condensation, qui est métaphore et du déplacement, qui est métonymie. Le désir est désir qui se dit, il est dans sa texture même allocution, demande d'amour et de tendresse, appel du désir de l'autre. Ainsi, *Eros* et *Logos* sont inséparables et s'échangent; et la vérité est promise au désir qui se laisse capter dans les filets de la parole. La vérité naît de ce recouplement de nos gestes et de nos paroles, elle chemine sourdement à travers la tension émotionnelle et charnelle qui me relie à autrui, elle a besoin de cette pesée qu'autrui introduit en moi et qui fait basculer l'image que je me fais de l'être et des êtres, qui me décentre en quelque sorte, me sollicite vers plus de sens et me fait accéder finalement à l'universel.

Mais la contrepartie de l'accession à l'universel, c'est l'accentuation des contours de ma finitude, c'est la conscience de la mort. Je suis un être toujours recommencé, sans cesse "évanouissant" et sans cesse renaissant. Mon présent ne se dévoile

(20) *Miron le magnifique*, Univ. de Montréal, p. 23.

comme présent qu'en cessant d'être présent et en se modifiant comme présent retenu à l'horizon de mon présent actuel, si bien que mon être s'échappe continuellement comme par une espèce d'hémorragie de la conscience. Il reste que ma vie est un investissement constant de moi-même par moi-même, dans l'espace et dans le temps, enroulement de mes expériences sur elles-mêmes et sur l'expérience d'autrui et que la temporalité, qui me traverse de part en part, me disperse et m'exile dans le passé et dans l'avenir en même temps qu'elle me rassemble et me constitue en un seul tissu vivant par l'implication réciproque de tous les moments du temps. Quoi que je fasse, mon être se fait, se refait, mais se défait aussi, et ce temps que je suis m'achemine vers un épuisement de mon être et de mon désir, vers un éclatement de mon désir d'être. Possibilité de mon impossibilité, la mort est un à-venir où vient buter tout l'avenir et qui fait apparaître mon existence dans toute sa radicale contingence, comme existence menacée dans son être même. Etre sujet temporel, c'est être déjà né et n'être pas encore mort, c'est avoir encore du temps et combattre un adversaire que l'on porte en soi et qui ne se présente jamais de face, comme dans les combats d'embuscade. La mort me menace sans que j'aie aucun pouvoir sur elle, de sorte que le temps qui me sépare de ma mort, et qui est le temps de l'amour, "à la fois s'amenuise et n'en finit pas de s'amenuiser, comporte comme un dernier intervalle que ma conscience ne peut franchir et où un saut, en quelque façon, se produira de la mort à moi. Le dernier bout de chemin se fera sans moi, le temps de la mort coule en amont, le moi dans son projet vers l'avenir se trouve bouleversé par un mouvement d'imminence, pure menace et qui me vient d'une absolue altérité."²¹ Cette imminence à jamais imminente de la mort vient miner du dedans la roche dure de mon présent qui est l'assise même de mon existence et projette insidieusement son ombre sur tous mes projets, sur ce projet d'éternité, de plénitude, de présence totale, qui est l'âme de tout amour et le marque au coin d'une impossibilité radicale.

(21) E. Lévinas, *Totalité et Infini*, p. 211.

Notre seul recours est d'assumer notre mort, de transformer notre destin en une conscience plus aiguë de la vie, de redonner à chaque instant son poids et sa valeur inestimable et de nous engager pour de bon dans nos tâches et dans nos amours. Car il me faut vivre mon amour dans le temps comme un projet qui traverse le temps sans le quitter. "Mon amour, je ne veux jamais mourir": le drame de l'amour est dans ce souhait d'éternité habité par la mort, dans cette manière tragique d'affirmer sa présence menaçante en la niant. Je ne veux jamais mourir, mon amour est un projet absolu qui réclame l'infinité du temps; grâce à ton amour, la vie aura plus de prix que jamais, et déjà la mort sort de son anonymat: elle devient la mort de quelqu'un, toi, auquel je tiens plus qu'à ma vie. Mon amour, arrache-moi à la mort et à tout ce qui nous limite, soyons comme des dieux:

Avoue l'originelle confiance

Eve et le projet d'éternité

caressé sous le fruitier sauvage...

Tout amour qui va au bout de lui-même devient mythique et projette une lumière vive sur le paradoxe de l'existence, sa finitude, son infinitude. L'amour donne son sens à la mort, la mort donne son sens à l'amour. Eros et Thanatos ont parti lié.

Assumer la condition charnelle et temporelle de l'homme, c'est non seulement assumer notre mort, mais c'est aussi accepter de vivre sous la menace d'une liberté qui se dissimule, peut me tromper ou me faire défaut. Somme toute, j'adhère à autrui sans le connaître et la seule manière de le rencontrer dans sa liberté, c'est d'avoir foi en lui, de lui faire confiance. Cette liberté a besoin du temps, et même d'un temps indéfini, pour livrer son secret et son inépuisable richesse, elle a besoin de s'actualiser dans une histoire pour devenir réelle et sortir des impasses du narcissisme et de l'imaginaire. Aucun instant ne peut prétendre à totaliser ma vie: je ne puis engager ma vie que sur parole, en la promettant. En se temporalisant, l'amour s'incarne de plus en plus, se concrétise, prend de la profondeur;

il devient alors générosité, force créatrice, puissance démiurgique qui crée et recrée toutes choses, étrange inspiration, effervescence qui, entre autres et comme par surcroît, se dépasse dans l'enfant:

N'étions-nous pas partis lestés d'étoiles
étincellantes

Nos sourires dans nos gorges comme des
anneaux de fiançailles

...

Nos yeux vissés plus loin que les éternités

Nos corps mêlés comme si l'enfant déjà
jouait dans nos chairs²²

C'est peut-être dans cette fécondité, créatrice d'humanité dans tous les sens du terme, que le projet d'éternité de l'amour trouve une certaine issue, entre dans l'histoire et échappe à la mort. Mais il convient seul à un poète de nous dire la mesure d'espérance qui nous est départie:

F. Apaise-moi parle-moi mon amour

H. En toi la vie se prépare se répare
ô solitudes jointes destins projetés sang transmis

F. nous enfanterons l'avenir

H. nous engendrerons des générations
d'hommes et de femmes
promis au même terrible et doux
corps à corps de l'amour
à plus longue échéance que nos propres
vies si menacées si brèves
nous aurons ultimement raison
de la fatalité de la mort

(22) A. Grandbois, *Poèmes*, p. 27.

F. rêve en moi mon amour
comme en la nuit fertile d'un terreau
ton projet portera vie

H. nous recréerons le monde

F. à notre image.²³

CLAUDE LEVESQUE

(23) M. Lalonde, *Terre des hommes*, p. 42.